

ELLES VIEILLIRONT ENSEMBLE !



Les femmes de l'association Lo Paratje veulent rester libres et indépendantes.

LES MAMIES ANTI-BLUES

Elles ont entre 63 et 90 ans, et refusent les maisons de retraite infantilisantes. Pour y échapper, **ces femmes ont conçu, en Dordogne, un lieu alternatif et écologique où vieillir dans l'amitié et l'autonomie.** Reportage.

« C'est un petit coin de paradis ! » Rose écarte les bras et respire un grand coup. Les pieds dans l'herbe, le dos au soleil pour se réchauffer, elle regarde autour d'elle : le pré baigné par la lumière ocre de Dordogne, la petite borie en ruine couverte de lierre, les bois épais qui dessinent comme un écran protecteur, les noyers et la route vers le village... Elle s'y voit déjà faire son qi gong, cultiver le jardin bio et discuter au couchant avec les copines. A presque 80 ans, Rose n' imagine pas vieillir autrement : autonome, entourée, proche de la nature et pleine de projets. « Je veux mourir debout », dit-elle cabotine, les bras vers le bleu du ciel.

Viellir comme on a toujours vécu, sans dépendre de ses enfants ni périlcliter dans une maison de retraite, mais entourée d'amies sur qui l'on peut compter... Un fantasme de grand-mère indigne ? Non, Rose et ses copines ont les pieds bien ancrés dans la terre de leur paradis. Ce « lieu de vie alternatif pour personnes âgées », elles ne font pas qu'y rêver. La mairie de Saint-Julien-de-Lampon, petit village de la vallée de la Dordogne, a donné son accord pour leur ven-

dre le terrain. Elles ont recruté une consultante en développement local pour prendre en main le montage financier et administratif. Et elles sont en train d'en dessiner les plans avec des architectes, dans les moindres détails. Leur espoir : voir leur rêve sortir de terre début 2011.

Mine de rien, à leur âge, le temps presse. Cette joyeuse bande d'une douzaine de femmes de 63 à 90 ans partage la même vision d'horreur, celle d'une animatrice de maison de retraite qui leur demande : « Alors, Mémé, on n'a pas envie de jouer aux cartes aujourd'hui ? » « Plutôt mourir ! » lancent-elles. Elles ont réalisé que c'est ce qui les attendait quand une de leurs amies est entrée en maison de retraite par anticipation avec l'espoir qu'elle le supporterait mieux. Au lieu de ça, elles l'ont vue décliner à vitesse grand V. Elles ont alors créé une association de soutien pour la sortir de là. « Mais c'était trop tard », explique Cécile Darlymple, 71 ans, la présidente de Lo Paratje, leur association. Lo Paratje, ça veut dire l'égalité, le partage, la fraternité en occitan.

Dans leur anti-maison de retraite, ces femmes qui n'ont jamais cessé d'être actives seront libres et indépendantes, chacune dans un logement de 50 m², avec une cuisine ouverte sur un séjour ensoleillé et une petite terrasse. Il y aura aussi trois logements de 35 m² pour accueillir leurs enfants ou des visi-

LES MAMIES ANTI-BLUES

teurs, qui pourront être réunis si un couple veut rejoindre la communauté. Ce qu'elles n'excluent pas. « Nous ne sommes pas sectaires, explique Cécile. Un homme est d'ailleurs très intéressé par notre projet. » Aux logements individuels regroupés en hameau s'ajouteront des lieux communs, un ou deux jardins d'hiver sous serre, une salle à tout faire (la fête, du yoga, les assemblées générales...), un salon-bibliothèque, un atelier, un potager bio... Personne ne les obligera à manger à telle heure, à ingurgiter de la « nourriture morte », elles qui sont adeptes du bio. Personne ne les

ner avec les chiens... « Nous voulons vivre ensemble pour ne pas être isolées, comme de plus en plus de femmes divorcées ou veuves, explique Cécile, assistante de direction à la retraite. Mais aussi pour faire quelque chose de nos vieux jours : s'entraider, se stimuler les unes les autres, rester ouvertes sur le monde. »

La belle Rose, qui a élevé ses quatre enfants au bio au gré des mutations de son gendarme de mari qu'elle a fini par quitter à la retraite, a déjà proposé au maire de Saint-Julien d'accueillir régulièrement des enfants du village. Son seul regret est que leur communauté ne soit pas intergénérationnelle. « Mais nous recevrons nos petits-enfants et les jeunes du coin. Nous souhaitons participer à la vie de la collec-



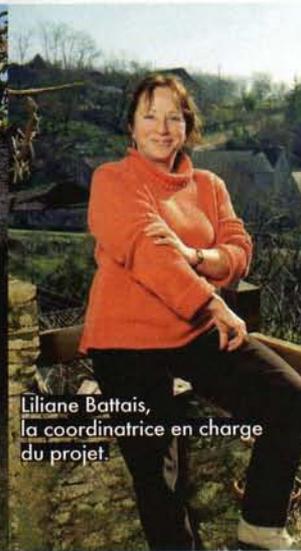
Ode, 74 ans :
« La vie, c'est la lutte ! »



Rose, près de 80 ans :
« Si on se replie, c'est fini. »



Cécile, 71 ans :
« Nous voulons nous entraider. »



Liliane Battais,
la coordinatrice en charge
du projet.

infantiliser en leur disant ce qu'il faut faire du matin au soir. « Quand vous êtes pris en charge, qu'il n'y a plus de possibilité d'initiative, vous vous sclérosez petit à petit », dit Ode, 74 ans et demi et un sourire de petite fille. « La vie, c'est la lutte ! » Elles vivront chacune chez soi, mais rassurées d'être entourées d'amies prêtes à donner un coup de main et à partager des activités : faire les courses en covoiturage, organiser un atelier d'écriture, se prome-

tivité, faire marcher les petits commerces. L'une de nous est artiste, elle pourra ouvrir son atelier, organiser des expos. Nous voulons être dans la vie. Si on se replie, c'est fini. »

On aurait pu imaginer que ces femmes qui se préparent à partager le meilleur, mais aussi le pire d'une fin de vie, sont de vieilles amies. Ce serait tellement réconfortant de s'imaginer avec ses copines au seuil de la mort. En fait, elles ne se connaissent pas avant de se rencontrer par le bouche-à-oreille et les petites annonces des réseaux écolos, autour du même désir de créer quelque chose de novateur et de respectueux pour l'environnement. Leurs amis ne partageaient pas forcément cette envie. « Chacun veut être proche de ses racines et de ses enfants », explique Ode, ancienne receveuse des PTT à Lyon, qui a vu mourir deux maris et a quitté son dernier compagnon à 70 ans pour s'installer dans une petite maison du Périgord noir.

Dans la salle des fêtes de Saint-Julien-de-Lampon, Cécile, Ode, Rose, sa sœur Geneviève et Maïté, le noyau dur de la future coopérative d'habitants (lire encadré p. 112), se retrouvent tous les mois autour de deux architectes spécialisés dans l'habitat écologique. A peine sont-elles assises autour de l'esquisse que fusent les critiques et les éclats de rire. Créer un lieu pilote en termes d'isolation, d'économie d'énergie et de matériaux sains est une priorité, comme l'adaptabilité à la mobilité réduite. Pas question donc d'avoir des étages. Que du plain-pied. Pas de baignoire, non plus. Des douches à l'italienne, avec barres de maintien. Une verrière photovoltaïque pour produire de l'électricité ? D'accord, mais pas démesurée. SUITE PAGE 112

DES PIONNIÈRES : LES BABAYAGAS

Les Babayagas sont les premières à avoir pensé une maison où bien vieillir ensemble. Ce groupe de féministes « libertaires et citoyennes » a lancé, il y a dix ans, le projet d'une maison autogérée à Montreuil. La municipalité leur a réservé un terrain, les plans de l'immeuble d'une vingtaine de studios sont fin prêts. Mais il manque encore 900 000 euros sur les 3 millions nécessaires au projet. « Nous sommes en plein dans les demandes d'aide auprès des fondations, explique Thérèse Clerc, 82 ans, l'une d'elles. Mais la doyenne de notre groupe a 90 ans et se demande si elle va voir la maison construite. Alors, on se cramponne ! » En attendant, les Babayagas n'ont pas perdu leur temps. Elles ont créé l'Unisavie, l'université du savoir des vieux, elles partent ensemble en vacances tous les trois mois et préparent un futur Festival des cannes (de cinéma, bien sûr). « On s'aime bien. On fait beaucoup de projets. Nous avons été très militantes et nous comptons continuer. »

LES MAMIES ANTI-BLUES



Chauffe-eau solaire, matériaux sains... tout est discuté avec les architectes spécialisés dans l'habitat écologique.

Une buanderie ? Près de la chaufferie pour économiser l'énergie. Des panneaux solaires. Des toilettes sèches sans eau, pour faire du compost. Et, bien sûr, la récupération des eaux de pluie et la biodégradation des eaux usées.

« **Ce n'est pas trop chaotique ?** » demande l'une d'elles **aux architectes** à la fin de la séance, fin février. « On s'y attendait, répondent en souriant Alain Belingheri et Claudine Pialat. Mais c'est ça qui est sympa. » Tous deux se sont spécialisés dans le développement durable et ont commencé leur carrière en Allemagne. Claudine y a déjà travaillé avec des coopératives d'habitants, y compris de personnes âgées, mais toujours en ville, pas en milieu rural. Or, la question de l'isolement des seniors s'y pose de plus en plus. Ce projet pourrait servir de modèle. « Les lieux alternatifs comme celui-ci sont rares. On va pouvoir mettre en pratique le maximum de ce qu'il est possible de faire en termes de développement durable, se réjouissent-ils. Là-dessus, on est tous d'accord. » Chacun prend très au sérieux la dimension « pilote » du projet. « On a intérêt à réussir, dit Maïté Bouet, 63 ans, la plus jeune du groupe. Parce qu'on nous attend au tournant. » Les e-mails et coups de fil arrivent de toute la France pour s'informer, mais aussi pour les rejoindre ou les soutenir. « En 2025, nous passerons quarante ans de notre vie à la retraite, souligne cette ancienne kiné qui continue de travailler dans une institution spécialisée dans la maladie d'alzheimer. Il est grand temps d'avoir des projets comme celui-ci. Au début, ça va cafouiller au niveau de la vie en communauté. Mais ces lieux alternatifs vont se développer, et les Allemands, les Suisses, qui sont en avance sur nous, vont aussi nous apporter leur savoir-faire. »

De par son métier, Maïté, qui a récemment perdu son mari, anticipe les questions concrètes qui vont se poser à elles : où s'arrêteront l'amitié et la solidarité quand l'une ne peut plus se déplacer ? Quand elle nécessite des soins quotidiens ? Ou devient sénile ? « Ce n'est pas parce que je suis kiné que je ferai les soins aux autres », prévient-elle. L'idée est de se tourner vers les services de proximité : médecins, infirmière à domicile, aide-ménagère... « Nous n'allons pas non plus nous substituer à la famille. Chacune désignera une personne référente à qui nous nous adresserons pour qu'elle prenne les décisions, comme, par exemple, une hospitalisation. Mais je serai là avec plaisir pour offrir un petit

COPINES EN COOPÉRATIVE

Le lieu de vie alternatif pour personnes âgées de Saint-Julien-de-Lampon appartiendra à une coopérative d'habitants. Chacun achètera une part sociale de 10 000 euros qui lui donnera une voix lors du vote des décisions communes. C'est la coopérative qui restera propriétaire des lieux. Les femmes de Lo Paratje ne seront que locataires. Quand l'une partira, la coopérative rachètera sa part avec un intérêt indexé sur le coût de la vie, et quelqu'un d'autre pourra s'installer. En se regroupant à quinze ou vingt, elles espèrent abaisser les loyers à 400 euros, à comparer aux 1 600 à 2 000 euros d'une maison de retraite en Dordogne. « Le but est aussi d'éliminer la spéculation, explique Liliane Battais, la coordinatrice chargée du montage administratif et financier. Personne ne pourra faire de profit sur leur dos. » Mais qui finance alors ? C'est là tout le talent de la consultante en développement local : assembler un véritable puzzle de subventions, d'aides et de prêts (Ademe, Conseil régional, Caisse régionale d'assurance maladie, caisses de retraite), et faire appel à l'épargne de proximité. « Chacun pourra investir dans la coopérative et récupérer son argent au bout de cinq ans minimum, avec le même taux de rémunération que le Livret A », dit Liliane Battais. Des sympathisants de moins de 55 ans sont prêts à se lancer en pensant à leurs vieux jours.

gâteau et changer les idées. Pour apporter une "humanité" bienveillante et chaleureuse. »

Vivre en communauté est un pari, reconnaissent-elles, d'autant plus que, si certaines ont déjà lié des amitiés fortes, d'autres qui habitent loin n'ont fait pour l'instant que passer. Avant l'été, elles prévoient donc de vivre trois jours ensemble dans un gîte, pour discuter d'une charte d'engagement solidaire qui définira leur éthique de vie, et pour tester les compatibilités d'humeur. Comme le dit l'une d'elles : « Il suffit d'une emmerdeuse dans un groupe, et l'ambiance est foutue. » Déjà, sur les conseils de Liliane Battais, la consultante en développement local qui les accompagne depuis deux ans, elles ont prévu de recourir à un médiateur extérieur pour gérer les conflits. Liliane a vécu en communauté pendant dix ans, dans les années « Flower power ». Elle connaît les écueils à éviter. « La vie en groupe est très enrichissante personnellement parce qu'on ne peut pas faire semblant 24 heures sur 24, explique-t-elle. Mais il y aura forcément des conflits, surtout dans un groupe comme celui-ci avec de fortes personnalités. Il vaut mieux se mettre d'accord avant sur la façon dont on va les gérer. » Tout nouvel arrivant, coopté par l'ensemble des membres, sera par ailleurs en « stage » les six premiers mois avant d'être définitivement adopté par la communauté.

Nouveau départ pour les unes, prolongement d'une existence d'engagement pour les autres. Lo Paratje ne sera pas forcément leur dernier lieu de vie. Même à près de 80 ans, toutes parlent d'y vivre, non d'y mourir. Enthousiasmées par le défi d'inventer une alternative aux maisons de retraite, elles ont bien l'intention d'en profiter longtemps, voire d'y passer quelques années avant d'aller en créer une autre ailleurs, plus près de leurs enfants. Ceux d'Odette vivent en Rhône-Alpes, ceux de Rose en Alsace, le fils de Cécile est aux Etats-Unis... Mais ils soutiennent leurs mères à fond. Cécile raconte avec plaisir ce coup de fil de sa fille pour lui dire : « Maman, je suis fière de toi. » **ISABELLE DURIEZ**